NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 N° 3 1957

Béatitudes...

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 277 - 195

https://www.nrt.be/it/articoli/beatitudes-2303

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Béatitudes...

Les pages que nous offrons ici à nos lecteurs ont été retrouvées dans les papiers laissés par le regretté Père Charles. Nous avons pensé qu'elles méritaient d'être connues. On y retrouvera l'inspiration et la doctrine qui ont fait la valeur et le succès de La prière de toutes les heures. *Nous avons respecté la forme originale de ces méditations, qui laisse entendre qu'elles furent rédigées pour des religieuses. Prêtres, religieux et laïcs y trouveront, nous en sommes sûrs, une nourriture solide et stimulante tant pour leur vie personnelle que pour leur apostolat.*

1. Bienheureux ceux qui adorent.

LE DISCIPLE.

Seigneur, je voudrais apprendre à bien adorer. C'est un mot qui m'enchante, même quand je ne le comprends pas tout à fait. J'y vois comme une immense oblation de tout mon être, se perdant et se retrouvant tout ensemble dans votre amour infini. Mais au fil de mes journées, je ne trouve pas aisément les heures de solitude; mes occupations minuscules et multiples me harcèlent; et je garde parfois comme une tristesse subtile tout au fond de moi, la nostalgie de cette adoration que je voudrais complète et perpétuelle.

Je sais bien ce qu'elle m'apporterait, et que l'ange de la prière adorante tient dans ses mains des grâces lumineuses. Je sais bien que l'adoration ferait s'évanouir dans sa clarté pacifique mes violences de caractère et mes tumultes intérieurs. Je sais qu'elle donnerait à toute mon activité l'allure calme et entraînante qui est le rythme des choses divines. J'entrevois de loin, du haut des sommets, l'horizon de cette terre promise; et je vous demande, à genoux, au nom de tout ce que vous m'avez déjà donné, de ne pas m'en refuser l'accès. Soyez mon maître là encore, là surtout : je serai votre disciple fidèle, mettant mes pas dans vos empreintes et vous suivant par vos chemins de droiture vers le terme de nos rencontres.

LE MAÎTRE.

Mon enfant, depuis le jour, où, dans la Sainte Eglise, tu as reçu le baptême dans l'eau et l'Esprit, il n'y a rien de plus profond en toi que l'appel de ton Dieu vers l'adoration. Ne méprise jamais ce désir. C'est de moi qu'il vient et c'est vers moi qu'il doit te conduire. Il supprimera une à une les vulgarités de ton âme; il pénétrera tes moindres gestes d'une onction saine et sainte. Car l'adoration n'est pas l'attitude d'un moment, ni l'effort concentré de certaines heures;

elle doit tout envahir jusqu'aux réalités les plus humbles de ta vie quotidienne, portant partout sa clarté qui vient d'en haut.

Ecoute, et que ton cœur soit attentif.

Adorer, ce n'est pas se mettre les mains sur les yeux, et faire semblant que le monde est aboli. Car le monde n'est pas aboli. Ma bonté ne cesse de lui donner l'être, et tu ne peux pas établir ton adoration sur une feinte.

Adorer, ce n'est pas non plus ouvrir les yeux tout grands, et regarder curieusement les choses, comme si la possession du monde avait un sens et comme si les choses pouvaient parler.

Il n'y a qu'une lumière et il n'y a qu'une parole; la lumière éternelle et le Verbe du Père. C'est dans la lumière de la vérité et dans la parole sans mensonge que ton adoration trouvera son objet. Tout le reste est passe-temps, et le temps détruit sans cesse ce qu'il est seul à construire.

Quand tu adores, ne t'évade pas du monde, pas même par le chemin de la prière, mais regarde-le, ce monde, et entends sa rumeur, comme moi je ne cesse de le regarder et de l'entendre. Adorer ne consiste pas à substituer un objet de vision à un autre; mais à voir les choses, toutes les choses, dans leur vrai jour et suivant les lignes de l'optique éternelle.

On peut adorer dans la solitude, parce que dans la solitude l'écho du monde entier, de son passé même et de son avenir, retentit avec la clameur de l'orage, et parce qu'il est bon de se retirer à l'écart de la cohue, non pour l'ignorer mais pour mieux l'apercevoir. On peut adorer aussi dans la foule, parce que la foule est une image de l'univers; parce qu'elle ressemble à un troupeau, et que, pour comprendre le point de vue du pasteur, il n'y a rien de mieux que de se ranger avec les moutons.

Je ne veux pas que ton adoration ne s'accommode que du silence. Elle ne résisterait pas au choc bruyant des réalités qui te cernent de partout et avec lesquelles ton action apostolique te met sans cesse en contact.

Je ne veux pas davantage que la solitude te pèse jamais, comme si elle n'était pas toute chargée de la bénédiction de ma présence et comme si la solitude était un vide vertigineux.

Tu apprendras l'adoration continuelle, comme la lampe qui brille, calme, au milieu de la foule tapageuse et qui ne s'éteint pas lorsque la rue se fait déserte. L'esprit de ton adoration doit être en toi, comme une offrande jamais reprise et comme deux bras toujours tendus.

Elle te fera mesurer non pas la distance qui nous sépare, car je n'ai pas voulu qu'il y ait de distance entre nous et je suis toujours proche des cœurs sincères; mais elle te fera comprendre que mon infinité et ma puissance éternelle sont unies à ta faiblesse et que, pour toujours, j'ai voulu que nous soyons ensemble, portant le poids de mon œuvre éternelle.

Je ne suis pas un Maître dur. Quand je commande, mes paroles te feront vouloir ce qu'elles disent; et quand mes exigences sont inflexibles, elles sont les gardiennes de tes véritables valeurs. Jette dans l'adoration toutes les inquiétudes. Celui qui adore ne retourne pas la tête mais regarde droit devant lui. L'adoration renouvellera sans cesse la pureté de tes désirs et te fera une âme en tout d'accord avec mes vouloirs divins. Personne ne pourra, par des recettes ni des procédés humains, t'enseigner cet art unique et te donner à ton Créateur. C'est moi seul, qui, connaissant les moindres replis de ton être et te noyant dans ma lumière, puis obtenir de toi cet acquiescement total et silencieux de l'âme qui se livre sans détours et sans réserve.

Il faut que l'adoration, même prosternée, soit un repos et une délivrance. Il faut que ton désir unique soit de m'appartenir toujours davantage, non pour t'évanouir dans un néant obscur, mais pour être plus pleinement et avec plus d'allégresse telle que je t'ai voulue et que je te veux encore, consacrée par ton oblation, au service de Celui qui ne passe pas.

2. Bienheureux ceux qui aiment.

LE MAÎTRE.

Il ne faut jamais, parce qu'on les voit aux mains des gens qui les profanent, renier ni mépriser les choses divines. Leur nature n'est pas changée par l'abus qui s'en fait. Dans des doigts sacrilèges, l'hostie de mes tabernacles n'est pas moins adorable, et même quand on s'en sert pour des mascarades, les habits sacerdotaux sont encore des vêtements de prière.

Les hommes n'ont pas traité les mots divins mieux que les choses saintes. Je voudrais te faire recueillir aujourd'hui, pieusement, comme un trésor céleste, le mot le plus profané qui soit au monde : l'amour; l'amour dont parlent les chansons vulgaires et les romans malpropres, et que l'on interdit de mentionner dans les conversations des petites pensionnaires.

LE DISCIPLE.

Seigneur, pour vous servir dans la chasteté de mon corps et de mon âme, ne dois-je pas plutôt, comme on le dit parfois dans une formule tranchante, renoncer à l'amour?

LE MAÎTRE.

Je t'interdis de jamais employer cette formule. Elle ne vient pas de moi. Elle est étrangère à mon Esprit, et elle ne conduit qu'au

néant. Je suis l'amour substantiel et personnel; tout ce qui s'oriente vers moi est poussé par l'amour. La chasteté ne peut pas être la suppression de l'amour, mais elle est sa meilleure sauvegarde et le moyen de le rendre universel et de lui donner la plénitude de son élan.

Ecoute; les mots ne signifient jamais rien que par l'écho qu'ils éveillent dans les âmes, et comme l'écho est différent quand on parle sous une voûte, ou dans une forêt, ou dans la rumeur des foules, les mots résonnent diversement suivant les dispositions des âmes qui les entendent et sur lesquelles ils vont frapper. Pour les cupides, l'amour signifie une possession dont ils jouissent, comme d'un privilège exclusif; pour les sensuels, il signifie la séduction des voluptés; pour les sentimentaux, il signifie la douceur d'une caresse. Pour toi, qui te donnes comme volontaire au service de mon Eglise, je veux te dire ce qu'il doit signifier.

LE DISCIPLE.

Dites-le moi, Seigneur, je pressens que de ce secret mon âme pourra vivre et qu'il est plein de force et de vertu libératrice. Je sais bien que sans un grand amour je ne serai jamais qu'un être languissant, je sais que lui seul me donnera l'énergie conquérante, cette vaillance joyeuse qui ne s'effraie d'aucun obstacle et qui accepte volontiers de souffrir sans se plaindre.

LE MAÎTRE.

Mes paroles te feront vouloir ce qu'elles disent, et porteront leur clarté jusque dans tes ténèbres. Laisse les tomber lentement comme les gouttes de pluie dans une toison étalée, et qui imbibent toute la laine.

Tu n'as pas à ouvrir les portes de ton intérieur pour y laisser entrer l'ange du grand amour. Avant même que tes yeux ne se fussent éclairés de lumière, et quand tu n'étais encore qu'une enfant à peine née, mon Esprit, le jour de ton baptême a mis en toi le germe de l'amour éternel. Et sans le savoir encore ton âme était dans la charité divine. Ce n'est pas au dehors qu'il faut regarder, c'est au dedans qu'il te faut rentrer. Ce n'est pas sur les routes lointaines que vient vers toi le messager attendu; c'est en sa compagnie que tu dois sortir sur ces routes, à la rencontre du monde entier. J'ai mis en toi assez d'amour pour que tu puisses en étreindre toute mon œuvre; et tu ne peux en exclure que le péché : ce péché qui ne vient pas de moi mais de l'esprit du mal.

Ton amour sera la joie d'être unie à ton Dieu, non seulement pour recevoir de lui ce qu'il donne, mais pour lui offrir tout ce dont il a besoin. Et cette union qui fait de nous un seul principe de coopération, rien ne peut la dissoudre si tu consens à y rester fidèle. Je ne

t'ai pas choisie parce que tu avais du succès; les échecs ne changeront donc rien à ton amour; ni parce que tu étais jeune; l'âge ne lui apportera donc pas de crépuscule; ni parce que tu possédais des vertus rares; tes faiblesses, tant qu'elles ne sont pas méchantes, ne peuvent pas desserrer cette communion. Je te demande de croire à mon amour gratuit, qui a précédé tous tes mérites et qui est à l'origine de toutes tes vraies valeurs.

Aime donc grandement; tu n'es pas seule. Nous travaillons ensemble et je te garde avec cette vigilance divine, que mes prophètes ont appelée ma jalousie. Non pas que je veuille te rétrécir ou te diminuer, mais pour t'empêcher au contraire de te restreindre, et dilater ton amour aux proportions infinies de mon œuvre.

Je veux que tu portes sur toute chose le regard très franc, très loyal, très pur de celui qui les a faites. Je veux que ton amour soit tendre comme ma grâce, qui ne discute et ne dispute jamais, mais qui triomphe par les patiences longanimes et compte toujours sur les bonnes complicités, cachées au cœur des hommes.

L'amour est une béatitude. Ne souffre en toi rien qui le rapetisse ou l'étiole. Je désire qu'avec moi tu aimes ma création. Tu ne diras jamais que la vie est mauvaise : laisse les infidèles et les déçus prononcer ces blasphèmes. Tu ne diras pas que mon service est une morne consigne, ni que les hommes sont pleins de défauts, ni que les païens sont perdus d'abjection ni même qu'il fait trop froid ou trop chaud, que la pluie est maussade ou le soleil importun.

L'amour qui a mis en mouvement tous les astres et qui fait pousser les forêts; l'amour créateur qui a dessiné le profil des continents et fait surgir les montagnes; l'amour inconnu qui a préparé pendant des millénaires la terre que je suis venu moi-même habiter et qui contient tous les trésors de mon Eglise militante; tu le reconnaîtras partout et tu en feras le rythme même de ta prière.

Je n'ai pas mis en toi toutes les capacités de l'amour maternel pour qu'elles moisissent infécondes, mais pour que tu les étendes à tous ceux qui ont besoin de réconfort et qui seront tes enfants parce qu'ils sont les miens.

Au nom même de cet amour total, tu te garderas de toute défaillance. Il sera, plus que l'étoile au firmament, ta lumière intérieure et le ressort secret des dévouements absolus. Et dans l'obscurité des tâches journalières, il mettra une noblesse divine et une bénédiction fructifiante. Ton amour rendra le monde entier plus digne de son Rédempteur.

3. Bienheureux ceux qui comprennent.

LE DISCIPLE.

Seigneur, je désire que ma volonté soit toujours droite et que mes intentions ne dévient pas. Je me suis composé tout un programme de vertus à pratiquer. Il faut que mon effort ne se relâche pas et que ma persévérance me mette à l'abri des caprices et des aberrations.

LE MAÎTRE.

Mon enfant, au premier jour de la création, avant de faire sortir du chaos initial l'ordre du monde, j'ai par une parole rendu l'univers lumineux. Ce fut le premier *fiat*. Toutes les œuvres durables ont procédé d'une clarté. As-tu songé à mettre ton intelligence d'accord avec la tâche où te poussent tes bons désirs, et qu'as-tu fait pour arriver à connaître comme il faut?

LE DISCIPLE.

Seigneur, ce discours me surprend. Je ne saisis pas l'urgence ni même l'opportunité de votre avis. Pour connaître comme il faut, je pensais qu'il suffisait de croire simplement à votre parole, sans se préoccuper de raisonner beaucoup ni d'accumuler de la science. Est-ce que mes clartés ne doivent pas venir d'en haut? de vous, qui êtes le Père des lumières? Je n'ose pas m'imaginer que mon esprit, assez fumeux d'ailleurs, pourrait ajouter un rayon à votre splendeur. N'y aurait-il pas de l'orgueil à meubler luxueusement mon âme de science superflue, et ne m'a-t-on pas répété bien souvent que pour parvenir à la sainteté, il me suffisait de le vouloir?

LE MAÎTRE.

L'infirmité des hommes les entraîne toujours vers les formes médiocres et les fait, à leur insu, et même chez les meilleurs, glisser dans les voies commodes de la moindre résistance. Je ne veux pas que, sous prétexte d'humilité, tu mutiles mes dons, ni que tu méconnaisses le premier de tes devoirs : le plus noble et le plus difficile. Enfant de lumière, je te demande, avant toute chose, de respecter en toi l'intelligence par laquelle tu me ressembles et qui nous permet de nous comprendre.

La bonne volonté n'est qu'un élan aveugle et les intentions les meilleures sont toutes chargées de maladresse, dès qu'on néglige de les éclairer puissamment par toutes les lumières du savoir probe et laborieux. Si tu pouvais, comme moi, dénombrer, le long du chemin des caravanes, toutes les entreprises où se sont gaspillées les généro-

sités confuses et qui n'ont abouti qu'à des ruines; si tu pouvais compter, un à un, les découragements et les avortements dans lesquels tant d'espoirs ont péri, parce qu'ils n'avaient pas été soutenus par un savoir réfléchi; tu ne croirais pas qu'il suffise à mon œuvre d'une volonté bien fervente, et tu te souviendrais que le Verbe est venu aux hommes comme la lumière du monde.

Ceux qui comprennent sont trop rares; ceux qui tâchent de comprendre et qui travaillent à interpréter les signes des temps et les besoins secrets des âmes ne sont, hélas! qu'une exception. Des paresseux ont donné des noms de vertu à leur inertie et ils ont chanté des hymnes de piété à l'ignorance nonchalante. Tu ne mépriseras jamais les illettrés ni la foule de ceux qui, pressés par les nécessités quotidiennes, n'ont pas eu le temps de lire Platon et n'ont jamais franchi le seuil des bibliothèques. Ils ont droit à tout ton amour et si le dédain t'effleurait quand tu les regardes, si tu triomphais de leur impéritie, tu serais étrangère à mon esprit.

Mais pour toi, que ma Providence a favorisée et qui, délivrée des soucis de la vie matérielle, as pu te livrer au labeur du savoir, ton devoir est d'être lumière; et placer la lumière sous le boisseau ou sous le lit est un geste que mes paroles ont condamné dans l'Evangile.

Tu ne comprendras jamais trop; il y en a beaucoup qui lisent tout de travers les signes de mon action et qui ne trouvent pas la clef des âmes, faute d'un peu d'intelligence sympathique. Pour garder la ferveur même de ta volonté, pour agir efficacement, sans violence, sur les dispositions d'autrui, il faut comprendre. Crois-tu qu'il y ait moyen de conduire la jeunesse, de l'orienter vers l'unique bercail, si cette jeunesse, tout d'abord, ne se sent pas comprise? Ne sais-tu pas, *par expérience, que le premier pont qu'il faut jeter entre les rives* est celui de la connaissance, et que, partout, dans tous les pays du monde, on a vénéré les sages, parce qu'ils répondaient aux questions et organisaient, dans la lumière, une harmonie cohérente?

Il faut beaucoup de détachement de soi pour comprendre les autres. Ne crains pas l'orgueil du savoir. Il n'est que le parasite ridicule des demi-savoirs, c'est-à-dire des ignorances qui se boursouflent. Mais je veux que tu connaisses la joie très pure des doctrines bien étudiées, et de ces visions d'absolu, qui gouvernent la conduite de tous les grands ouvriers de la Rédemption. Comprends aussi le monde où tu vis; l'époque où ma Providence t'a fait naître; les aspirations et les tristesses et les timidités et les répugnances et les fiertés de l'humanité qui t'entoure. La neutralité de l'intelligence est une abdication. Pourquoi mes bons serviteurs devraient-ils toujours prendre des airs un peu niais et se tenir à l'écart de tout ce qui passionne les esprits?

Quand tu aborderas des païens, quels qu'ils soient, ton premier **effort doit être de comprendre, et non pas de condamner, de te dé-**

tourner ou de discuter. Lorsqu'une âme se sent comprise, ses préventions tombent comme des fruits mûrs, et ses résistances s'amollissent.

Et dans ton oblation quotidienne tu offriras ton intelligence en demandant qu'elle s'agrandisse, et qu'elle puisse rayonner pacifiquement sur tout le monde qui t'entoure. Tu ne répéteras jamais paresseusement les formules toutes faites, dont tu n'as pas éprouvé le bienfondé; tu ne consentiras pas à rêver quand tu peux réfléchir, ni à flâner dans des lectures insipides, alors que tant d'études austères et vivifiantes sont prêtes à te verser leur trésor de lumière.

Ne dis pas : je ne suis qu'une femme, j'ai donc le droit d'en savoir moins. Mon Eglise n'a jamais contraint personne à se murer dans l'ignorance, et c'est le même *Veni Creator* que tous mes fidèles doivent répéter.

Bienheureux ceux qui comprennent, car ce sont des travailleurs. Ce sont des bienfaiteurs aussi, comme les phares désintéressés, qui projettent leurs rayons sur les océans.

4. Bienheureux ceux qui achèvent.

LE MAÎTRE.

Pour me définir, les auteurs inspirés m'ont donné le nom d'une lettre grecque. Ils m'ont appelé *Oméga*. Et ce terme intraduisible signifie que je suis comme la dernière lettre de l'alphabet, comme le point final, après lequel il n'y a plus rien à chercher. Si tu veux me ressembler, il faut que ton existence soit, elle aussi, un achèvement.

LE DISCIPLE.

Seigneur, je trouve que rien n'est plus facile, puisque, même indépendamment de moi, tout s'achève toujours. Je ne puis pas prolonger ma vie au delà du terme que vous avez fixé, pas plus qu'à ma taille, je ne puis ajouter une coudée. Le soleil se couche à l'horizon, sans que je puisse retarder le mouvement de la terre, et mes années, une à une, jusqu'à la dernière arriveront à leur point final.

LE MAÎTRE.

Tout cela c'est mon œuvre; ce n'est pas la tienne. J'ai réglé le cours du temps et les conditions de ta naissance; mais quand je te demande de me ressembler par ta vie entière, ce sont de tes actions que je parle et qu'il te faut conduire jusqu'à leur terme, jusqu'à l'oméga des conclusions définitives.

LE DISCIPLE.

Ceci est plus laborieux. Quand je me considère en toute sincérité, je dénombre, au fil de mes jours, une multitude d'ébauches, de projets, de désirs et de débuts qui n'ont abouti à rien, parce qu'ils sont restés en suspens et que j'ai cessé de les poursuivre. Au fond de moi-même je connais cette humeur inconstante; je sais combien la nouveauté me séduit et de quels rêves glorieux j'habille mes ambitions. J'ai pris une foule de résolutions héroïques, dont ma mémoire elle-même n'a pas gardé la trace. J'ai commencé ma tâche par tous les bouts, grattant un peu de-ci de-là, arrêtée par les premières résistances vraiment sérieuses; tournant en rond autour des obstacles et réservant volontiers au lendemain les grands assauts victorieux. Est-ce là, Seigneur, une tare exceptionnelle, et moi, qui me lasse si vite sur le chemin des longues persévérances, suis-je différente de la foule de mes semblables? Allez-vous me blâmer plus sévèrement que tant d'autres, qui ont laissé leur tâche inachevée?

LE MAÎTRE.

Mon enfant, ce n'est pas sur les infirmités d'autrui qu'il faut prendre la mesure de ta générosité : et tu fausses les balances du mérite et de la justice chaque fois que, pour t'excuser, tu invoques les faiblesses du prochain. Entre nous deux, il y a comme un pacte conclu. Je te demande si mon amour peut s'accommoder de tes désertions; je te demande si n'importe quel amour, digne de ce nom, peut prendre une désertion à la légère. Et quand, ayant commencé une œuvre de bien, avec ma grâce, tu y as engagé la gloire même de ton Dieu, est-ce qu'il est décent de la négliger, de la laisser avorter misérablement, sous prétexte que tu n'y songes plus et qu'il est temps de passer à autre chose?

Je sais ce qu'il en coûte de pousser jusqu'au dernier *consummatum est*. Les efforts que tu feras pour persévérer dans les besognes dures, malgré la fatigue et le dégoût, ces efforts j'en connais le prix puisque c'est moi qui les soutiens. Mais je te supplie de ne jamais les relâcher, de ne pas céder aux tentations molles de l'indolence, de ne pas abandonner le feuillet qui est à moitié écrit, de ne pas laisser en suspens la phrase qu'il faudrait conclure, et de tenir intrépidement, sans fanfaronnade et sans faiblesse, toujours, jusqu'au bout.

Ce n'est pas au jour des Rameaux que l'on peut dénombrer mes vrais disciples : j'entrais à Jérusalem alors et tout le monde portait des palmes; mais au moment où j'achevais de monter au Calvaire, il n'y avait plus autour de moi que des fidélités très rares et quelques amours persévérants. Je demande que ta fidélité et ton amour soient de ce nombre. Je désire pouvoir compter sur toi jusqu'au bout. N'abandonne pas le manche de la charrue quand tu es au milieu du sillon

et que tes patiences méritoires soient le principe d'œuvres parfaites. La perfection ne se trouve que dans l'achèvement. Il vaut mieux ne pas prendre de résolution héroïque que de la laisser choir ensuite par lâcheté, comme il vaut mieux ne pas prendre un petit enfant dans ses bras que de le laisser tomber meurtri sur les cailloux du sentier.

Je veux pour toi la béatitude de ceux qui achèvent. Tu peux la posséder dans les choses les plus minimes; ce n'est pas l'immensité d'une tâche qui fait son prix, et un point de dentelle, une broderie minuscule, tout comme une fleur, peuvent être de pures merveilles. Apprends à terminer les besognes qui sont tiennes; à lire un livre jusqu'au bout, à mener les phrases jusqu'au point final. Mais surtout, ne consens pas à mourir avant d'avoir réalisé tout ton acte de charité, en aimant ton Dieu par-dessus toute chose et ton prochain comme toi-même.

Il y en a beaucoup qui n'achèvent pas l'ascension des montagnes, et qui s'installent à mi-côte dans une médiocrité confortable. Il y en a beaucoup qui refusent de traverser tout le désert du sacrifice et de la privation et qui s'arrêtent à la première ou à la seconde oasis, trouvant qu'ils en ont fait assez, et que le sable est trop brûlant pour les longues étapes. Il y en a beaucoup qui ont commencé une phrase splendide, et qui de toute leur vie voulaient faire un cantique à mon amour; et ils se sont arrêtés soudain; la voix leur a manqué. Rien n'est plus décevant ni plus triste qu'une mélodie qui ne s'achève pas et qui brusquement s'interrompt. Que le fil de ta générosité soit sans rupture. A quoi sert-il de coudre si on ne fixe pas, au bout de la couture, l'extrémité du fil. Quand on n'a fait que la moitié de la route du pèlerinage, on n'est pas arrivé au sanctuaire; et je ne te révélerai qu'au terme ce que mon amour garde de douceur pour ceux qui, sans défaillance, m'ont suivi jusqu'au bout.

5. Bienheureux ceux qui oublient.

LE DISCIPLE.

Comme tout le monde, Seigneur, je me plains souvent de mon défaut de mémoire et je gémis sur mes distractions. J'écris mes bonnes résolutions sur du papier, pour être plus sûre de ne pas les oublier; mes examens de conscience, comme des cloches d'alarme, viennent deux fois par jour secouer mes amnésies et mes engourdissements. Je possède des agendas pour me rappeler mes engagements, et mon calendrier est tout noirci de croix et de chiffres qui doivent soutenir les défaillances de ma mémoire. Je voudrais ne jamais rien oublier.

LE MAÎTRE.

Il n'y a que peu de sagesse dans ce désir. Je veux, moi, tout au contraire, que tu partages la bienheureuse bénédiction de l'oubli.

LE DISCIPLE.

Ici, Seigneur, je ne comprends plus rien. A quoi me sert-il d'apprendre, si je ne dois ensuite qu'oublier? Et comment pourrais-je être utile aux autres si je ne me rappelle plus ni ce qu'ils ont demandé de moi, ni les heures où ils m'attendent, ni les endroits où je dois les rencontrer, ni les renseignements qu'ils sollicitent? Est-ce que l'expérience n'est plus un tissu filé patiemment par les longues mémoires et si j'oublie toujours tout, sur quel sol pousseront tant de vertus qui me manquent encore?

LE MAÎTRE.

Et cependant, n'as-tu pas entendu mon apôtre, saint Paul, déclarer fièrement en mon nom qu'il oubliait au fur et à mesure de sa marche en avant les étapes parcourues, *quae retro sunt obliviscens?* Et, pendant tout le Carême, mes prêtres ne me demandent-ils pas de renoncer à me souvenir, *Ne memineris*? Et après les absolutions qui tombent sur tes fautes, n'est-ce pas pour toi une consolation de savoir que j'ai promis d'ensevelir tout ce passé coupable dans un éternel oubli? Voudrais-tu que de tes colères, de tes impatiences, de tes jalousies et de tes inconstances, tous ceux qui en furent les victimes gardent sans cesse le souvenir? Est-ce que tout rajeunissement n'est pas comme un oubli? Les vieux païens de la Grèce eux-mêmes l'ont pressenti et ils ont inventé, quelque part, dans un pays fabuleux, la fontaine de Léthé, dont il suffisait de boire une gorgée pour perdre la mémoire du passé malheureux ou coupable.

LE DISCIPLE.

Expliquez-moi, Seigneur; je commence à deviner qu'ayant mis une bénédiction jusque dans la mort, vous en avez sans doute placé une autre dans l'oubli. Apprenez-moi à oublier saintement.

LE MAÎTRE.

Quand une burette se refuse à garder le vin du sacrifice, ce n'est pas toujours parce qu'elle est trouée; c'est aussi parce qu'elle est déjà remplie d'un autre liquide. Essaie donc, dans une fiole pleine d'eau, de faire entrer l'huile de la lampe. Quand tu te plains que tes distractions te font oublier les choses sérieuses dont tu devrais te souvenir, as-tu remarqué que la cause de ces oublis ce n'est pas que ton

esprit soit trop vide, mais au contraire, le fait qu'il est encombré. Là où il n'y a plus de chemin, les voitures n'avancent pas; mais à travers la foule compacte, elles ne passent pas davantage, et devant toutes les processions, devant tous les cortèges, même devant les pas d'un enfant, il faut d'abord un certain vide. Quand dans ta prière, tu oublies ma présence, est-ce tout simplement un oubli, une sorte de vide béant? Non, tu m'oublies parce que c'est à toi que tu songes et que ton cœur est encombré de préoccupations personnelles. Ce que tu appelles des oublis, ce sont surtout des désordres. Des choses de rien ont usurpé la place des soucis essentiels; des amusements se sont substitués aux devoirs; et l'égoïsme rusé s'est installé là où devait régner la préoccupation charitable.

Tu seras ponctuelle non parce que tu auras plus de mémoire mais parce que tu seras devenue plus fidèle. Et la fidélité consiste à oublier toutes les choses sauf une; à tout ramener à l'unité d'un grand désir dominateur, en conformité avec le mien.

Bienheureux ceux qui oublient les torts d'autrui; ceux qui ne thésaurisent pas les griefs ni les ambitions; ceux qui à chaque aurore peuvent m'apporter une âme de fraîcheur, tendue uniquement vers l'avenir que je prépare.

Tu oublieras divinement tout ce qui est pesant et qui retarde la marche de tes progrès; tu délesteras ton âme des soucis qui ne servent à rien sinon à tuer l'allégresse. L'oubli sera comme le sécateur du jardinier qui coupe les branches stériles et comme la serfouette qui déracine dans les plates-bandes fleuries les herbes parasites. Tu ne garderas que le souvenir des bienfaits déjà reçus et des tâches qui restent à accomplir. Le passé ne sera plus pour toi un fardeau que l'on traîne et que chaque jour rend plus pesant; mais le stimulant des générosités totales et le principe de tes progrès.

J'ai dit moi-même, et tu l'as lu dans mon évangile, que la femme qui a mis un enfant au monde ne se souvient plus de ses souffrances à cause de sa joie. Puisque tu veux te dévouer à mon œuvre et faire naître à la lumière éternelle les âmes qui ne me connaissent pas encore, il faut aussi que la joie de me servir absorbe jusqu'à le supprimer, le souvenir de tout ce qu'il t'en coûtera. La béatitude de l'oubli te préservera de ces lassitudes désabusées que beaucoup appellent leur expérience. Ta sagesse ne sera pas faite de déceptions amères et de rancunes accumulées. Même les avanies et les mauvais tours et les perfidies et les trahisons passeront sur toi sans entamer ta paix sereine ni ta confiance en moi.

Je ne me suis pas lamenté au matin de Pâques, quand je me suis montré à Magdeleine et aux disciples. Je te donnerai la grâce d'oublier saintement tout ce qui ne concerne que toi. Vide chaque soir ton cœur de tout ce qui n'est que le passé et ne contient pas les semences de l'avenir; laisse moi, à moi seul, le soin de compter tes

souffrances et pardonne, toujours, sans effort, à tous ceux qui t'ont meurtrie.

6. Bienheureux ceux qui servent.

LE DISCIPLE.

Seigneur, quand j'entends vos prédicateurs et même quand je lis les auteurs spirituels, je suis surpris de voir combien ils insistent sur la nécessité d'être humble et de supprimer en soi tout désir de domination. J'en suis surpris non parce que ces propos me paraissent contestables mais tout simplement parce que je n'éprouve guère cette ambition de commander, au moins pas dans les choses importantes. J'aime bien avoir le dernier mot dans une discussion — et je n'y réussis guère d'ailleurs; j'impose volontiers mon avis, mais quand il s'agit de grosses responsabilités, quand il faut prendre des postes de commandement, mes timidités font barrière, mes paniques m'empoignent et de tout mon instinct je vais me réfugier dans les coins. Commander, c'est peut-être au goût des hommes. Je suis femme et j'ai plutôt la dévotion de servir.

LE MAÎTRE.

Mon enfant, il y a beaucoup de sottises dans ce discours et quelques grains de vérité. Tu déclares que tu as la dévotion de servir mais il est clair que tu ne sais pas encore ce que contient cette formidable béatitude ni jusqu'à quelles exigences elle peut conduire ta promesse.

LE DISCIPLE.

Seigneur, j'entends ce mot dans son sens très simple et j'ai peur de tout le sublime qu'on veut y faire tenir. J'aime à rendre service; quand j'ai pu aider quelqu'un cela me fait plaisir et je me sens meilleure; et lorsque, par méchanceté ou négligence, j'ai omis d'être aimable, je sens un malaise, quelque chose de pesant sur ma conscience, et dont je me débarrasse volontiers.

LE MAÎTRE.

Je veux que tu comprennes le service comme je le comprends moi-même. Ce mot n'est plus à toi depuis que, l'ayant chargé d'un sens divin, je l'ai placé dans mon Ecriture sous la sauvegarde de l'Esprit Saint. Je m'en suis emparé pour définir ma propre mission et le commandement du Père invisible et j'ai dit que le Fils de l'homme

était venu non pour être servi mais pour servir : *non ministrari sed ministrare*. C'est à cette règle suprême qu'il faut désormais assujettir toute ta vie, si tu veux me ressembler.

Il n'y a pas d'un côté ceux qui commandent, et de l'autre côté ceux qui servent. Il n'y a que deux manières de servir : soit en prenant la responsabilité des décisions, soit en les exécutant de son mieux. Les chefs, quand ils sont chrétiens, sont les serviteurs du bien public, et je ne veux pas que tu les considères comme des potentats, soumettant tout à leur arbitraire. Commander c'est encore une façon de servir et quand tu opposes l'un et l'autre, tu te trompes.

Il te faut apprendre le bon, l'humble service, qui ne fait pas de distinction et qui n'établit pas de hiérarchie artificielle entre les occupations. Tu serviras en cirant des souliers, tout autant qu'en dissertant sur le mystère des Trois Personnes; tu serviras en surveillant des potages sur un poêle ou en ravaudant des bas, tout aussi bien qu'un Cardinal en présidant une Congrégation. L'essentiel, vois-tu, c'est d'aimer le service, non pour le profit qu'on en retire mais pour le progrès de mon œuvre, de *notre* œuvre, celle à laquelle nous travaillons ensemble.

Il y en a qui mettent la joie de servir dans la menue monnaie de la reconnaissance qu'ils escomptent comme un pourboire. Ceux-là ne comprendront jamais la béatitude dont je te parle; ce sont des mercenaires qui regardent toujours au creux de leurs mains cupides.

Il y en a qui mettent la joie de servir, dans la satisfaction intime qui accompagne ordinairement une action bonne. Et ceux-là sont souvent malheureux et ils deviennent vite aigris et désabusés, parce que cette satisfaction est souvent mêlée d'amertume et qu'elle ne résiste pas aux échecs.

Je veux pour toi la pleine béatitude de ceux qui servent; la joie divine de collaborer avec ton Rédempteur et de faire en son nom les tâches de dévouement qu'il te confie, chargeant tes mains mortelles des trésors de bonté qu'il veut distribuer et mettant sur tes lèvres les paroles de sa miséricorde.

Sois bonne dans ton service, sans brusquerie, contente d'être utile et ne désirant nulle autre récompense que de rester avec moi.

Tu peux, si tu consens à être attentive, faire de tes journées une suite ininterrompue de services rendus; ta prière elle-même, s'occupant du monde entier, sera messagère de bonté et distribuera l'aumône à des milliers d'inconnus; tes paroles contiendront toujours, comme un filon de lumière, le désir d'être utile; tu accepteras, avec la même sérénité, les responsabilités du commandement et les consignes de l'obéissance; et de toutes tes énergies tu seras la servante fidèle.

Ma Mère n'a pas choisi d'autre formule pour exprimer le grand souhait de son âme; tu dois, comme elle, devenir l'*ancilla Domini*.

Retiens bien ceci : la béatitude du service ne s'accompagne pas de

demi-mesures. Si tu gardes des exigences, et des prétentions; si tu veux qu'on reconnaisse d'abord qu'on te doit tout; si tu éclates en récriminations et si tu tiens, comme un registre de comptabilité, le souvenir de tout ce que tu as fait pour autrui, à la façon d'une liasse de créances recouvrables, tu te perdras dans des mesquineries et tu ignoreras l'allégresse royale du service complet.

Ta vie de volontaire te met au service du monde entier; tu n'as plus à regarder si les occupations qu'on te confie sont à ton goût; tu ne dois pas choisir car quand on choisit on élimine; quand on préfère on exclut... et je veux que tu sois aussi contente d'être au service des Juifs ou des Musulmans, des noirs ou des blancs, ici ou là, parce que ce sera toujours avec moi et pour moi que tu te donneras partout.

7. Bienheureux ceux qui respectent.

LA VOIX.

Je suis l'anonyme qui crie depuis des siècles sans qu'on l'écoute; je ne demande pourtant rien qu'on ne puisse m'accorder sans dommage; je ne mendie ni pain ni argent; je ne veux rien enlever à ceux qui possèdent; je ne réclame aucun partage... Je suis la voix de tous ceux qui souffrent parce qu'on leur manque de respect : la voix des filles vouées au déshonneur; la voix des enfants brutalisés par les plus forts; la voix des Juifs que les chrétiens bafouent et ridiculisent; la voix des noirs lynchés, des races méprisées; des peuples calomniés; des coolies en sueur et qu'on injurie; des pauvres qui attendent un peu de justice; des masses bousculées par l'industrie sans entrailles; des femmes auxquelles on reproche leurs maternités nombreuses; la voix même de la nature qu'on détruit sans vergogne, de toute la beauté saccagée, des fleurs piétinées, des oiseaux massacrés, des forêts abattues, des églises brûlées; je suis la voix douloureuse des victimes de tous les vandalismes.

LE DISCIPLE.

Seigneur, quelle est cette voix? dois-je me boucher les oreilles pour ne pas l'entendre, ou bien me faut-il ouvrir toute large ma sympathie pour l'accueillir?

LE MAÎTRE.

Dans cette voix qui pleure, tu pourrais, si tu connaissais mieux son accent, retrouver quelque chose du gémissement de mon Esprit. Je te dirai ce que tu dois faire. Ton premier devoir est d'écouter cette plainte qui monte de la nature maltraitée; car, en vérité, jusque

dans tes réactions les plus coutumières, je découvre encore trop souvent des manques de respect. Tu as des façons grossières, des allures sans-gêne en face de mon œuvre. Je voudrais faire tomber dans ton âme, goutte à goutte, la noble béatitude du respect.

LE DISCIPLE.

Parlez, Seigneur, je joins les deux mains et j'écoute; comme autrefois Marie dans la petite maison orientale qui, à Béthanie, recevait votre visite.

LE MAÎTRE.

Mon œuvre tout entière est divine; seul le péché, venant des hommes, peut y introduire le désordre. Je veux que sans restriction tu respectes tout ce qui vient de moi; que tu apprennes à considérer mes ouvrages avec des yeux que la foi purifie et rend lumineux, et que jamais tu ne portes sur ma création des jugements vulgaires ni des mains souillées.

Tu participeras à mes béatitudes en commençant par te respecter toi-même, infiniment. N'écoute jamais l'écho de ces anciens blasphèmes, qui jettent le mépris ou la honte sur le corps que tu as reçu de moi et dont l'Esprit a fait son temple. Aucune vraie chasteté ne s'enracine dans le mépris. Tu ne peux pas, sans contradiction, être fière d'être vierge et rougir d'être femme. Ta pudeur ne sera pas seulement faite de gêne timide; ce n'est là qu'un sentiment fragile; mais parce que tu respectes en toi toute mon œuvre, tu sauras te garder de toutes les profanations, comme on garde au sanctuaire les objets bénits de la liturgie. Et tu aimeras ton corps, que j'ai sauvé par ma passion et qui m'est consacré.

Apprends à respecter toute la nature. Elle n'est pas à ta disposition pour que tu la détruises. C'est toujours moi qui en suis l'auteur et le propriétaire et les hommes n'en ont que l'administration, comme jadis dans le Paradis de l'Eden avant la chute. Je veux que tu l'aimes comme un temple et que, toi qui es chrétienne, tu n'aies pas moins de respect pour l'œuvre de ton Dieu que les hindous qui refusent de rien tuer. Je ne condamne pas les bûcherons, pas même les abattoirs sanglants, ce sont les bûcherons qui me fournissaient le bois de mon atelier à Nazareth, et on tuait le veau gras au retour du prodigue. Mais je te défends de prendre de la joie dans les destructions et dans toutes ces sauvageries meurtrières dont s'enivrent les hommes.

Respecte aussi ma Providence. Au fond de toutes les âmes je travaille sans qu'on me voie. Ne bouscule pas mes desseins par un zèle intempestif et par des violences. Jusque dans ta charité, je veux voir toujours briller le respect. Ne triomphe jamais des ignorances d'un enfant ni de la naïveté d'un noir, ne jette jamais aucun mépris sur un ef-

fort maladroit ni sur une faiblesse. Respecte dans le présent débile et qui tâtonne, l'avenir que l'Esprit Saint y a caché comme un germe. Respecte le passé dont tu hérites, toute la masse sans nom et sans visage qui a travaillé pour toi depuis des millénaires; le geste des maçons inconnus qui ont construit la demeure où tu t'abrites; la patience des tailleurs de pierre dans le pont que tu traverses et la fatigue des équipes de paveurs sur toutes les chaussées que ton pied foule.

Ne méprise pas le genre humain. Songe toujours qu'il y a beaucoup de faiblesse et de malheur dans le lot de tes semblables, et que si tu avais connu l'angoisse de la faim, de la solitude, du travail mal payé et des tristesses que personne ne console, tu aurais succombé, comme tant d'autres, aux tentations faciles de la rue.

Dans le travail séculaire de la Chine, du Japon, de l'Inde, ou de l'Afrique; dans l'opiniâtreté des Juifs, bousculés par tant de persécutions; dans l'art des peuples exotiques, dans leurs coutumes, leurs langues, surtout dans leur aspect extérieur, jamais tu ne te permettras de trouver à rire ou à dédaigner.

Bienheureux ceux qui respectent. Jadis j'ai donné à saint Pierre les clefs du royaume invisible et les théologiens ont écrit des volumes pour expliquer tout ce que cette simple formule contenait de prérogatives. Je veux, à toi aussi, remettre une clef surnaturelle, qui ouvre les portes où la violence se heurte vainement; la clef qui te permettra d'introduire partout, sans effraction, le message de la vérité divine et qui te donnera, sans bataille et sans discussion, l'empire mystérieux des âmes. Prends-la : c'est la clef du respect. Devant elle les résistances s'évanouissent et le fond des cœurs se livre sans grincer. Respecte mon œuvre et elle sera tout entière à toi, dans la paix et la beauté.

8. Bienheureux ceux qui remercient.

LE MAÎTRE.

Avec une poignée d'argile boueuse, modelée au tour et passée au feu, un potier chinois fait une tasse de porcelaine translucide, que l'on peut offrir à un roi; et d'une blessure dans la masse de sa chair molle, l'huître japonaise sécrétera la perle fine que l'on sertit au châton des bagues ou que l'on enfile aux colliers. De tous les événements de tes journées, de tous les chocs que tu subis; de toutes les meurtrissures et même des déceptions tu peux faire une béatitude éternelle, si tu consens seulement à obéir aux suggestions discrètes de mon Esprit.

LE DISCIPLE.

Seigneur, trop souvent, malgré l'eau du baptême et la grâce de tous vos sacrements, je découvre en moi des poches d'amertume, des colères, du dépit ou tout simplement de la tristesse. Il me semble que ceux-qui devraient me comprendre, au lieu de m'aider, entravent souvent mon effort; votre Providence même est taquine et déconcertante. Je n'ose dénombrer les échecs qui ont couronné de leur ironie mes désirs les plus sincères, et j'ai peur parfois de me sentir progressivement cernée par des regrets stériles.

LE MAÎTRE.

Pour garder ton âme toujours jeune, d'accord avec ton Dieu qui ne vieillit pas, tu demanderas chaque soir à deux genoux la béatitude de la reconnaissance. Car il y en a qui, comblés de bienfaits, n'ont jamais que des plaintes aux lèvres et des récriminations dans le cœur; et d'autres qui n'ont presque jamais rien reçu, savent, de leur pénurie même, faire jaillir des gerbes de gratitude. Tu apprendras à remercier. Tu dévideras lentement les litanies de l'action de grâces. Tu ne croiras pas que tout est dû à tes exigences et tu ne feras pas comme les convives malappris qui, les coudes sur la table, trouvent mauvais le pain qu'on leur offre.

Chaque matin et chaque soir tu remercieras ton Dieu pour la splendeur de vivre, pour la lumière du soleil et l'obscurité de la nuit. Tu remercieras aux quatre coins de l'horizon pour tous ceux qui ont fabriqué la langue que tu parles, et qui ont posé les pierres et l'asphalte sur les routes que tes pieds foulent. Tu remercieras pour le *vêtement que tu n'as pas tissé et qui te couvre pourtant; pour* la maison que tu n'as point bâtie et que tu habites; pour la chaise d'antichambre qui accueille ta lassitude, et pour le train, le tram ou l'auto qui, à ton profit, tuent la distance et la fatigue. Quand tu auras l'âme sèche et que tu te sentiras dépitée, je voudrais qu'un simple verre d'eau limpide te fasse souvenir de la douceur de ma création; et en mémoire de tous les affamés je voudrais que la vue d'un morceau de pain sur la table te remplisse de reconnaissance attendrie, toi qui n'as jamais connu les longues angoisses de l'inanition.

LE DISCIPLE.

Seigneur, je veux bien marcher le long de ces sentiers : j'y trouve même une poésie un peu exaltante et comme les parfums pénétrants des aubépines printanières et des lilas penchant leurs grappes au-dessus des murailles. Mais quand il ne s'agit plus de fleurs, ni d'étoiles, ni d'oiseaux; quand le prochain est méchant; quand je décèle dans sa conduite le mensonge et l'injustice, est-ce que je peux me

contenter de répondre à tous les coups, comme une cloche qu'on frappe, de sonores mercis? Vous n'avez pas dit merci à Pilate ni à Caïphe; vos apôtres n'ont pas remercié Simon le magicien de Samarie; votre Eglise ne dit pas merci aux hérétiques et elle a conduit des armées contre les Turcs. Il me semble qu'à bêler toujours des mercis, je me rendrais incapable des fortes résistances et que je perdrais même quelques vertus de choc, indispensables à toute œuvre de bien.

LE MAÎTRE.

Il suffit de jeter une pincée de sable dans la nourriture qu'on te présente et elle ne vaudra plus rien. Quand tu veux échapper aux doctrines de vérité, tu tâches aussi de les saupoudrer de quelques exagérations absurdes pour te permettre de n'en plus rien garder. Où as-tu vu que la béatitude de la reconnaissance doive amollir les âmes? C'est elle au contraire qui leur donne tout leur élan. Ta gratitude c'est à ton Dieu que tu la dois et contre lui tu n'as pas à lutter. Et tu étendras ton merci à tous ses messagers, à tous ceux qui, de sa part, te portent quelque bienfait. Ils sont plus nombreux que tu ne le penses, et mes bienfaits sont souvent enveloppés dans les voiles de l'épreuve. Je te demande la perspicacité de ta foi pour ne pas rejeter ces bénédictions déguisées et pour ne pas croire que ce qui te fait pleurer soit, à cause de cela seul, détestable. Je te demande de reconnaître mon geste, même quand il est impérieux; et de ne pas renier les mains trouées de ton Rédempteur, même quand elles serrent fort les tiennes. Jamais je ne t'ai dit de dire merci au péché, puisque c'est à moi que ta reconnaissance doit t'unir. Mais tu peux remercier à cause de la miséricorde et à cause du repentir; tu peux considérer tout bienfait comme insigne et remercier non seulement ceux qui te rendent service mais ceux qui te donnent l'occasion d'en rendre; tu peux remercier pour l'aumône que tu donnes autant que pour celle que tu reçois et pour les occasions de faire le bien autant que pour les faveurs dont on te comble. Si tu y consens, je ferai de toi un éternel *Deo Gratias*.

Ne sois pas avare de ta reconnaissance. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai fait pour toi, ni tout ce que tu dois à des milliers d'anonymes, qui depuis les anges jusqu'aux petits enfants, t'ont permis de devenir ce que tu es. La reconnaissance est une forme d'amour; elle s'étend aussi loin que la charité et tu peux donc, sans craindre l'exagération oratoire, en restant dans la sobriété de la vérité chrétienne, réaliser chaque jour par le détail de ta vie et par la douceur de tes attitudes, cette bénédiction de l'âme, pleine jusqu'au bord, d'une reconnaissance *infinie*.

Pierre CHARLES, S. J. (†).